3671

4me Année — 18 Juillet 1918 — No 145

Revue de la Presse

Ancienne « Revue Hebdomadaire de la Presse Française »



NUMÉRO SPÉCIAL :

LA BELGIQUE HÉROIQUE & VAILLANTE

Récits de Combattants

Recueillis par le

Baron C. BUFFIN

DEUXIÈME PARTIE :

PRIX DE LIBRAIRIE : 50 CENTIMES.

Belgian War Press

Récits de Combattants

Recueillis par le

Baron C. BUFFIN

(Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1916).

VII

FORT DE LONCIN

D'après les récits des médecins militaires : Maloens, de la 3e batterie d'obusiers lourds; Courtin, du 1er chasseurs à pied; Roskam, du 14e de ligne; Defalle, directeur de l'ambulance de la crèche municipale à Calais; du maréchal des logis de gendarmerie Krantz.

Dans la matinée du 6 août 1914, le lieutenant général Leman se présenta au fort de Loncin : « Je viens d'être l'objet d'un attentat, dit-il au capitaine Naessens, commandant du fort, et je me retire à l'abri de vos canons. » Et comme le capitaine lui demandait ses ordres : « Je n'en ai pas à vous donner, déclara-t-il, dans le fort, vous êtes chez vous. Moi, je m'occupe de la défense de la position fortifiée. »

Le commandant du fort rassembla aussitôt ses hommes et leur tint ce discours, en français et en flamand : « Mes amis, le général Leman nous a fait le grand honneur de se réfugier parmi nous. Livrerons-nous le général? » Cris de toutes parts : « Non, non. » — « Alors, si nous sommes décidés à ne pas livrer le général, nous devrons périr ici. Car, ou bien le fort sautera et je sauterai avec vous, ou bien les Allemands monteront à l'assaut et, quand ils franchiront les défenses accessoires au-dessus des cadavres de leurs compagnons, nous formerons un dernier carré; j'aurai sept balles dans mon browning, six pour mes ennemis, la dernière pour moi, et tous ensemble nous irons au paradis. »

Petit, trapu, avec une tête très énergique et des yeux bleu d'acier, au regard scrutateur, le commandant Naessens était adoré de ses soldats, aussi son discours souleva-t-il un enthousiasme indescriptible. — « Vous allez tous jurer que vous ne vous rendrez jamais », cria-t-il au milieu du tumulte. Et un par un, les hommes défilèrent devant le commandant et prêtèrent ce serment solennel.

A partir de ce moment, Naessens eut ses soldats complètement en main; ils lui étaient dévoués jusqu'à la mort et sa plus grande fierté fut de pouvoir répondre au général qui lui demandait : « Êtes-vous sûr de vos hommes? — Comme de moi-même, mon général. » C'était vrai. Ils étaient absolument emballés; si l'on demandait des volontaires pour une expédition dangereuse, il s'en présentait le double du nombre exigé et tous suppliaient le commandant de les prendre. S'il refusait, ceux qui étaient éliminés se retiraient fort dépités.

Trois ou quatre de ces braves avaient formé une équipe surnommée la « bande Bonnot ». Armés de fusils et de carabines, ces lascars partaient chaque jour en automobile et servaient soit à établir la liaison entre Loncin et les forts qui résistaient encore, soit à patrouiller et à renseigner le commandant sur la présence de l'ennemi. Ils étaient d'une audace extraordinaire. Ainsi, un jour, le cheval du commandant, qui pâturait dans un enclos

voisin, ayant été tué, ils se promirent de lui en amener un autre. Et, en effet, quelques heures après, ils revinrent avec deux chevaux d'officiers allemands, chargés de casques et de lances.

Après les combats qui se livrèrent autour de Liége, des soldats des 1er et 4e chasseurs à pied, des 9e et 14e de ligne, des hommes perdus, étaient venus chercher un refuge dans le fort; mais, dès le lendemain, le commandant chargea un officier de les conduire à Waremme, ne conservant que sa garnison qui comprenait environ 500 hommes. C'était d'ailleurs suffisant et pendant les terribles journées du 6 au 15 août, ces soldats furent admirables de calme et d'insouciance; au cours d'un violent bombardement, le général Leman étant entré avec le commandant Naessens dans le massif central, vit un tableau qui l'émut jusqu'aux larmes : les hommes, disséminés par petits groupes, jouaient aux cartes ou devisaient tranquillement; dans un coin, indifférent au vacarme, un soldat jouait des « cramignons » liégeois sur une flûte et des camarades qui l'entouraient reprenaient les refrains en chœur.

Le maréchal des logis de gendarmerie Krantz, attaché à la personne du lieutenant général Leman, et qui, après l'explosion du fort de Loncin, fut transporté au collège Saint-Servais, à Liége, atteint de huit graves blessures, a bien voulu me communiquer son carnet de campagne, dans lequel, jour par jour, il a noté ses impressions :

7 août. — L'infanterie de forteresse, envoyée en reconnaissance, nous signale une patrouille de uhlans se dirigeant d'Ans vers Loncin; elle est aussitôt dispersée par un de nos sous-officiers, à la tête de sa section. Nous avons appris par des hommes dévoués que l'artillerie de campagne allemande a pris position près du champ d'aviation d'Ans.

8 août. — Dans la matinée, des patrouilles allemandes s'étant avancées à Awans sont repoussées par notre tir à shrapnells et par notre infanterie. Après-midi : diverses escarmouches. A 3 heures, le fort ouvre le feu avec ses pièces de 12 centimètres sur le champ d'aviation d'Ans, où nos reconnaissances ont indiqué des batteries ennemies et des mouvements de troupes.

9 août. — Je vais à Liége et j'apprends que les Allemands amènent de l'artillerie lourde pour attaquer les forts. Je rends compte du fait au général, qui me charge de surveiller les mouvements et le passage de cette artillerie; il me donne également pour mission d'examiner si le tunnel de Nasproué, près de Dolhain, est hors d'usage, et je constate que la voie, détruite par nous, a été réparée par les Allemands, ceux-ci n'ayant pas d'autre passage pour leurs pièces de 420.

L'après-midi, le fort canonne diverses batteries ennemies; nous constatons qu'un taube a atterri au champ d'aviation d'Ans; aussitôt nous dirigeons contre l'appareil un feu violent de shrapnells. Dans cette même après-midi, sur la route de Tongres, nous faisons prisonnière une patrouille de uhlans. Pendant la nuit, nous bombardons une masse de troupes, cantonnées dans la direction d'Awans.

10 août. — L'ennemi fait un bombardement d'une trentaine d'obus de petit calibre, sans causer d'autre dégât que d'écorner une cheminée. Le fort riposte à ces batteries établies près d'Ans. Je suis envoyé pour découvrir les mouvements de troupes et je rapporte des renseignements importants, entre autres l'installation par les Allemands d'un poste d'observation dans le clocher de l'église du plateau d'Ans; nous avons exécuté un tir sur ce clocher et nous sommes parvenus à en abattre la tour, ce qui le rend inutilisable.

11 août. — Calme. Des reconnaissances sont effectuées en auto dans toutes les directions.

12 août. — Matin, bombardement foudroyant et rapide par les Allemands. Nous ripostons coup pour coup avec grande énergie et avec un tir très précis; malheureusement une de nos coupoles de 12 centimètres est bientôt détériorée; pendant un répit, nous parvenons à la réparer.

L'entrée du fort est également endommagée. Nous capturons encore 4 uhlans. Pendant la nuit, bombardement réciproque.

13 août. — Nous constatons l'entrée en action de l'artillerie lourde allemande; nous subissons un violent tir de pièces de 150 millimètres, qui nous mettent deux coupoles hors de service.

14 août. — A 3 heures du matin, nous sommes bombardés par des obusiers de 280 et de 305. Le fort tremble jusque dans ses fondements, un ouragan de fer s'abat par avalanches sur la surface extérieure et les rafales perdurent durant des heures, de deux en deux minutes. Après chaque ébranlement,

des fragments de béton fissuré, pulvérisé, dégoulinent sur notre tête. Une poussière grise, mêlée de mille éclats de vitres, craque sous le pied, chatouille et dessèche la gorge et les narines. Le fort s'effrite peu à peu. Un obus de 305 milimètres pénètre dans l'infirmerie, tue et blesse plusieurs soldats; à 11 heures, le magasin d'habillement subit le même sort et successivement divers locaux sont détruits : matériel électrique, ventilateurs, pont roulant à l'entrée du fort. Dans l'après-midi, vers 3 ou 4 heures, un parlementaire demande à entrer en communication avec le commandant du fort. — « Nous préférons mourir plutôt que de nous rendre », répond le capitaine Naessens; fière réponse qui exprime le sentiment général. Vers le soir, le tir se ralentit; tout le monde peut se reposer. Toutefois, pendant la nuit, un officier d'état-major se glisse au dehors, emportant les diverses valeurs de la position.

15 août. — Quelle journée terrible ! Depuis 5 heures du matin, le bombardement est continuel et par rafales ; on entend quatre coups se succédant, puis les sifflements, les chutes, les explosions dans le béton. Les obus pénètrent à une profondeur de 50 centimètres et creusent des trous de 4 mètres carrés. Vers 8 heures, les chambres des soldats sont enfoncées, les lits renversés; les fenêtres, fermées par des poutrelles de fer de 18 centimètres d'épaisseur, sont brisées; l'infirmerie, la salle d'opération, la cuisine, le réfectoire, la chambre du général sont balayés. Tout est détruit, plus un endroit ne peut servir d'abri; le fort est bouleversé de fond en comble; nous sommes dans une obscurité complète, respirant avec peine, à cause de l'invasion des gaz toxiques et délétères; plus un ventilateur ne fonctionne. Il reste encore deux coupoles plus ou moins en état de riposter à la terrible avalanche de l'ennemi. Mais on ne tire plus; on ne connaît pas l'emplacement des batteries ennemies, d'ailleurs hors de portée. Dans la matinée, pendant une accalmie, nous recevons encore la visite d'un parlementaire non escorté, porteur d'un drapeau blanc. La sentinelle lui ordonne de s'arrêter et de faire demi-tour afin qu'il ne puisse communiquer aucun renseignement sur le résultat du tir adverse. Sur le refus du Boche, elle lui intime une seconde fois l'ordre de s'arrêter et, comme il n'obéit pas, elle fait feu. L'Allemand, qui a eu le temps de faire un signal avec son drapeau blanc, tombe frappé à mort. Nous croyons, et c'est l'avis de nos officiers, que ce pseudo-parlementaire venait traîtreusement repérer le tir des pièces de 420 et qu'il s'était sacrifié pour donner le point exact à l'artillerie. Immédiatement nous subissons un bombardement précis et serré de l'ennemi.

C'est ce jour-là, 15 août, que les Allemands ont employé leurs fameux obusiers de 420. Parfois, on voyait le général ainsi que les officiers se promener à découvert sur les glacis du fort et observer l'ennemi, avec un sang-froid admirable et un mépris complet du danger, et, chose surnaturelle et incompréhensible, aucun ne fut atteint par les explosions qui jaillissaient de toutes parts.

A 17 h. 20, le général Leman, le capitaine commandant Naessens, le lieutenant Mottard, leurs deux sous-lieutenants, divers sous-officiers et moi, nous étions au bureau du tir et, quoique le fort fût pour ainsi dire détruit, nos braves et vaillants chefs continuaient à donner des ordres ; les autres se trouvaient assis dans le couloir central, attendant les événements. On entend le sifflement allongé d'un gros projectile. « Encore un », dit-on dans le couloir. Une gerbe de flammes, une secousse formidable qui nous projette tous contre le mur; puis plus rien... le silence !

Ici s'arrête le journal du maréchal des logis Krantz, qui s'est évanoui et n'a repris connaissance qu'à l'hôpital.

Le docteur Courtin, qui a eu la chance de sortir indemne de l'explosion, a retrouvé presque immédiatement sa présence d'esprit : « J'étais couché à terre, m'a-t-il raconté, sortant d'un évanouissement, la respiration coupée. Heureusement, un peu d'air me parvient par une fenêtre brisée. Je réussis à me lever. A côté de moi gît le docteur Maloens, dont la figure est ensanglantée, et à qui je fais prendre quelques gouttes de cognac. Presque instinctivement les hommes ont protégé leurs yeux. Tous se souviennent de leur serment et refusent de se rendre. Un étonnant exemple d'héroïsme est donné par un petit soldat, retiré au fond d'un couloir. Noir de poudre, les vêtements en lambeaux, ayant des trous saignants en guise de prunelles, il continue à tirer dans le noir jusqu'à sa dernière cartouche. Quand on s'approche de lui, on constate qu'il a un pied coincé entre deux blocs de pierre et on doit l'amputer pour le dégager.

« Pendant ce temps, quelques rescapés

s'échappent par la fenêtre, après en avoir enlevé les barreaux. Connaissant le couloir, je m'avance doucement dans l'obscurité; toutes les fenêtres sont obstruées. Tout d'un coup j'aperçois un rayon de lumière qui filtre à travers des morceaux de béton écroulés. En élargissant cette ouverture, je parviens à sortir. Tout autour du fort, des malheureux courent, en flammes, à moitié fous de douleur; d'autres, à genoux, récitent des prières. C'est un spectacle épouvantable! »

Dans la soirée, un colonel allemand vint annoncer à l'hôpital militaire de Liége qu'une explosion terrible avait détruit le fort de Loncin. Deux ou trois médecins, parmi lesquels le docteur Defalle, partirent immédiatement. « Déjà, m'a dit ce dernier, quelques blessés descendaient la route de Thier d'Ans, et au fur et à mesure que nous avancions, nous rencontrions plus d'autos, plus de piétons. Dans les villages, presque tous les habitants se tenaient anxieusement sur leurs portes. A Ans-Plateau, dont le clocher était rasé, nous croisâmes le général Leman, couché dans une charrette traînée par deux chevaux. Il était accompagné du commandant adjoint d'état-major Collart et d'un officier allemand. Le général, qui venait d'être retiré des décombres par un trou de l'escarpe était encore suffocant, son visage était bleu; mais il n'avait aucune blessure apparente et jouissait de toute sa connaissance (1). A mon arrivée, le fort était entouré de nombreuses troupes ennemies, appartenant à diverses armes, surtout au génie, et quelques soldats agitaient un grand drapeau de la Croix-Rouge, dans le but d'arrêter le tir du fort de Hollogne.

« L'explosion avait surtout atteint la partie sud-est, dont les fossés étaient comblés par des débris. Le massif central était bouleversé et encombré de gros blocs de béton; la coupole était renversée. Il y avait très peu de fumée; de temps à autre retentissaient encore des détonations, causées par des magasins à cartouches explosant par suite de la chaleur.

« De ces ruines sortent des gémissements, des cris inhumains. Ce sont des malheureux qui brûlent et qui supplient qu'on les sauve. Il faut soulever des blocs de pierre ou de béton, parfois scier un membre pour arriver à dégager ces braves, qui, aux trois quarts carbonisés, tout noirs, presque nus, sont transportés dans une prairie voisine, et de là dirigés vers la ville. Dans la contrescarpe, séparée par le fossé, se trouvent des coffres flanquants, dont les occupants n'ont pu rejoindre le massif central, le souterrain étant obstrué. Après quelques heures de labeur, on parvient à enfoncer la grille d'aérage et à les retirer à moitié asphyxiés. »

Les habitants de Loncin contemplent, atterrés, ce spectacle épouvantable, craignant, le recrutement étant régional, de reconnaître un des leurs dans ces corps tuméfiés, méconnaissables, qui, les cheveux grillés, sont extraits des décombres. Ils aident les médecins à les panser, à pratiquer des piqûres de morphine pour atténuer l'ébranlement traumatique; ils leur donnent à boire et les installent dans leurs demeures : presque toutes les maisons contiennent des blessés, qui au fur et à mesure sont menés à Liége, à l'hôpital militaire, aux ambulances des Filles de la Croix, des Jésuites et de la rue des Rivageois.

Les Allemands semblent surpris de la grandeur de la catastrophe. Leurs officiers, surtout ceux du génie, s'efforcent de soulager les victimes. Quelques coups de fusil ayant été tirés du bois de Waroux, ils changent d'attitude, incriminent les Belges et parlent de représailles, mais nos médecins leur font remarquer que leur vie est également exposée et que cela ne les empêche pas de remplir leur devoir. Confus, les Boches se taisent. Vers 10 heures du soir, tous les blessés sont évacués.

« J'étais à l'hôpital Saint-Laurent, m'a confié le docteur Roskam, lorsque vers 9 heures du soir les blessés furent apportés : l'arrivée de ces misérables, aux cheveux crépus, aux mains et au visage noircis, aux vêtements roussis, fut épouvantable. Les Allemands les prenaient pour des Sénégalais! Dans la salle d'opération, se passèrent des scènes qui nous remplirent d'horreur : en enlevant les vêtements, nous arrachions des lambeaux de chair; les jambes, les bras se désagrégeaient. Des plaies horribles, des brûlures de tous les degrés apparaissaient. Dans l'atmosphère flottait une odeur affreuse de chairs et de

(1) Renseignements confirmés par une lettre du capitaine commandant Hauteclerc à Mlle Leman, fille du général.

graisses carbonisées. Et ce qui rendait ce spectacle plus poignant, c'était le courage, le stoïcisme de tous ces hommes, *qui ne se plaignaient pas*. À peine revenus de l'étourdissement dans lequel ils étaient plongés et d'où les tirait la douleur causée par le lavage des plaies au savon vert, afin d'enlever la poussière, la fumée, les débris de toutes sortes, ils s'enquéraient de leur commandant et de leur lieutenant; beaucoup avaient les larmes aux yeux en apprenant que leurs chefs étaient sauvés, et ils exigeaient qu'on les transportât dans la salle où se trouvaient Naessens et Mottard, grièvement brûlés. C'est à peine si ceux-ci purent reconnaître leurs hommes sous la poudre, la bouffissure des traits, les escarres, les bandages. Néanmoins, ils les encouragèrent et les félicitèrent. Et c'était justice. Pendant toute la période qu'ils passèrent à l'hôpital, ils furent admirables. Brûlés au dernier degré, parfois aveugles ou borgnes, souvent le tympan perforé et souffrant d'otite, ils enduraient leurs douleurs avec résignation, sans se plaindre, sans récriminer, sans protester contre le sort; c'étaient des héros. Au moment où les premiers guéris partirent pour l'Allemagne, Naessens et Mottard, qui s'étaient promis de ne jamais quitter leurs soldats et qui durent rester à Liége pour achever leur guérison, se firent porter dans la cour à dos d'infirmiers et ainsi ils purent, avant leur départ, étreindre une dernière fois ces braves qu'ils adoraient. »

VIII

HAELEN (12 AOUT 1914)

(Voir Carte n° 3)

Par le colonel Baltia, chef d'état-major de la 1re division de cavalerie.

Après avoir défendu Liége, la 3e division a rejoint l'armée belge, qui a pris position sur la Gette : en première ligne sont placées les 1re, 3e et 5e divisions; en deuxième ligne, les 2e et 6e divisions; la 4e division défend Namur. Ces forces sont couvertes par la division de cavalerie qui, placée d'abord à Waremme, se replie sur Saint-Trond, puis sur la gauche de l'armée dont elle prolonge la ligne, du nord de Tirlemont jusque vers Diest.

Le 12 août, la cavalerie ennemie cherche à forcer à Haelen le passage de la Gette : à six régiments des 2e et 4e divisions de cavalerie allemande, soutenus par les 7e et 9e bataillons de chasseurs et par trois batteries, soit 4 000 cavaliers, 2 000 fantassins et 18 canons, la division de cavalerie belge oppose victorieusement 2 400 cavaliers, 410 cyclistes et 12 canons. (Voir rapport du commandement de l'armée).

Depuis plusieurs jours déjà, des détachements de cavalerie ennemie sont venus audacieusement tâter en tous ses points notre ligne de défense de la Gette; partout ils l'ont trouvée bien gardée.

Aujourd'hui, 12 août, l'ennemi s'est renforcé partout, nous disent nos intrépides reconnaissances d'officiers de guides et de lanciers, et nous avons l'impression assez nette qu'il va tenter un effort sur Haelen pour y percer notre ligne.

Nous sommes sur nos gardes, et si réellement la division de cavalerie allemande espère passer par là, elle y rencontrera la masse principale de la division de cavalerie de l'armée belge. Elle nous croit échelonnés, comme les jours précédents, tout le long de la rivière, depuis Diest jusqu'à Drieslinter, mais elle ignore que, par une habile manœuvre, le lieutenant général de Witte, ne laissant aux points de passage secondaires que le minimum de forces, s'est constitué une réserve imposante, prête à foncer sur l'ennemi.

Pendant que cette masse se forme, le général de Witte remet entre les mains du colonel du 5e lanciers l'étendard que ce régiment de nouvelle formation vient de recevoir. Le jour même cette vaillante troupe mérite l'honneur de faire inscrire « Haelen » sur la soie encore immaculée.

LE TERRAIN DU COMBAT.

Le soleil, qui à son lever paraissait maussade, éclate maintenant dans toute sa splendeur, éclairant les fermes et les métairies blanches égrenées le long de la route qui réunit Loxbergen à Haelen, en serpentant

entre les champs fertiles, garnis encore en partie de leurs riches récoltes de blé et d'avoine. Le quartier général de la division a mis pied à terre à la lisière de Loxbergen, d'où la vue s'étend au loin. A gauche, une vallée étroite, dans un encadrement de peupliers et de saules ; çà et là émergent quelques toits rouges.

Sur la croupe qui domine la vallée, une batterie belge est installée.

Les clochers de Diest lancent leur sonnerie claire et recueillie, au loin se profile dans le ciel le petit clocher trapu de Haelen. Cette bourgade, hier encore ignorée, sera le témoin de l'effort violent et brutal que fera la cavalerie allemande pour déloger la cavalerie belge et s'ouvrir le chemin vers le cœur du pays, après avoir gagné le flanc de l'armée belge que couvre la division de cavalerie. Les Allemands escomptent bien, pour aujourd'hui, une revanche de tous les succès que la division belge a obtenus pendant les huit premiers jours de la campagne. Ils espèrent tirer vengeance des Belges, qui leur ont enlevé toutes leurs reconnaissances, leurs patrouilles, leurs postes de liaison et leurs centres de renseignements, et ont désorganisé leur savant mais fragile réseau de découverte.

LES PREMIERS COUPS DE FUSIL.

Bientôt des lueurs d'incendie apparaissent, c'est le signal donné par les reconnaissances allemandes pour annoncer aux leurs que nous sommes en travers de leurs projets.

Là-bas, nos vaillants carabiniers cyclistes sont déjà au feu et défendent chèrement les positions qu'ils occupent : avec le concours des pionniers-pontonniers cyclistes, ils ont fouillé la terre, approfondi les fossés, organisé les haies et les clôtures, barricadé les chemins et les routes, installé leurs fusils mitrailleurs aux endroits favorables et ils sont décidés à infliger un rude châtiment à l'envahisseur.

Dès qu'apparaissent les premiers escadrons de dragons et de hussards, la fusillade crépite ; l'ennemi, un instant, hésite ; puis, poussé par ses chefs, il se ressaisit et dirige sur nos petits cyclistes le feu de ses fusils, de ses mitrailleuses et de ses canons. Les lâches hobereaux qui les conduisent ou les poussent se font couvrir par d'inoffensifs habitants qu'ils traquent devant eux, mais les carabiniers, bien dissimulés, ajustent froidement chaque coup de fusil et, chaque fois, un casque à pointe, un colback ou un schapska roule à terre, et un homme vêtu de gris s'écroule dans les moissons. « Nos diables noirs » reculent pas à pas, défendent chaque sillon, chaque buisson.

LES CHARGES DE CAVALERIE ALLEMANDE

Tout à coup, l'avalanche des escadrons allemands surgit, et, dans un galop furieux, se précipite sur les fantassins, qui reçoivent le choc sans sourciller, à coups de feu et de baïonnettes.

Les escadrons, entraînés par leur élan, poursuivent leur route et arrivent vers les lanciers belges, qui ont mis pied à terre, en arrière des cyclistes, et qui reçoivent la charge par un feu roulant à courte distance.

Le galop de ces masses hurlantes et cliquetantes fait vibrer le sol, les longues lances acérées et tenues en arrêt semblent devoir renverser tout sur leur passage ; mais, à la première décharge des carabines de nos lanciers, aidés puissamment par les quatre fusils mitrailleurs que dirigent avec sang-froid les lieutenants Scouvemont et Ouverleaux, et de loin par le feu de trois escadrons du 1er guides, placés à droite du champ de combat, la masse pirouette et se désagrège. Les premiers escadrons sont suivis d'autres. Cette deuxième charge est reçue comme la première, la troisième comme la seconde. Sept charges successives sont ainsi écrasées.

Le moment est tragique, quantité de chevaux errant à l'aventure, fous de terreur et de douleur, rouges de sang, galopent éperdus ; quelques-uns d'entre eux viennent bousculer les chevaux haut-le-pied de nos lanciers ; la panique se propage parmi ceux-ci et, à un moment, un immense troupeau dévale dans la plaine, au milieu des coups de fusil et des éclatements secs des schrapnells. Stoïques, nos soldats rechargent leurs armes et s'apprêtent à repousser de nouveaux assauts, jetant à peine un regard de commisération aux cadavres amis et ennemis qui les entourent, aux blessés qui hurlent leurs douleurs.

NOUVELLES ATTAQUES DE L'ENNEMI.

Les chefs de la cavalerie allemande, reconnaissant l'inutilité de l'action à cheval, font cesser les charges et n'envoient plus contre

nous que des cavaliers pied à terre, destinés à agir par le feu de leurs carabines et soutenus par leurs mitrailleuses.

Ils s'avancent dans la plaine, rampant dans les blés, se terrant dans chaque repli du sol, s'abritant derrière chaque gerbe pour échapper au feu terrible de nos courageux et adroits cavaliers.

Déjà six régiments de dragons, de hussards et de cuirassiers sont engagés et avancent péniblement, quand le secours de deux bataillons de chasseurs leur est envoyé.

Notre artillerie, alors, entre en action. La première batterie à cheval, manœuvrée par un chef énergique et sûr de lui-même, envoie avec précision ses obus et ses shrapnells sur les cavaliers et les fantassins qui inondent la plaine, et, en même temps, elle couvre de ses obus brisants le pont de Haelen et le village où s'entassent alors de nouveaux régiments de cavalerie accourus pour renforcer et soutenir leurs camarades. Sous la poussée du nombre, nos cavaliers tiennent difficilement, mais ne reculent cependant pas d'une semelle et donnent à notre infanterie le temps d'arriver.

LES PREMIERS RENFORTS NOUS ARRIVENT

Il est 15 heures, quand enfin apparaissent les premiers secours : trois bataillons du 4e de ligne et deux du 24e, accompagnés d'un groupe d'artillerie, partis de Hautem-Sainte-Marguerite à 10 heures et demie. Une partie de l'infanterie fut dirigée sur Velpen, pour de là gagner Haelen, l'autre fut envoyée en renfort des défenseurs de la ferme de l'Yserbeek; l'artillerie soutint ces deux attaques ; malheureusement, des deux batteries qui prirent position au moulin de Loxbergen, une seule put ouvrir le feu sans être immédiatement contrebattue par l'artillerie allemande qui était en position au nord de Velpen.

Pendant que l'infanterie progressait vers Velpen et la ferme de l'Yserbeek, la 1re brigade de cavalerie était reformée à cheval et dirigée vers l'aile gauche du champ de bataille.

La 2e brigade, qui est au feu depuis sept longues heures, se met à la recherche de ses chevaux.

A 19 heures, la ferme de l'Yserbeek ou plutôt les ruines fumantes de cette ferme sont reprises par le bataillon Leconte, et le bataillon Rademaekers a reconquis Velpen.

Autour de nous, des chevaux aux membres mutilés, naseaux en sang, flancs déchirés, râlent dans les fossés de la route ou dans les champs; d'autres galopent éperdument, ensanglantés et la selle ballottant entre les jambes.

Puis commença le lamentable cortège des blessés, qui, l'œil hagard, se traînent péniblement vers l'arrière, tantôt seuls, courbés, marchant dans les fossés, tantôt soutenus par des ambulanciers ou des prêtres de la colonne d'ambulance, tantôt transportés sur des civières ou même dans leurs propres manteaux tenus aux quatre extrémités.

Debout, au milieu de la route, méprisant les obus brisants qui abattent des chevaux autour d'eux, les shrapnells qui atteignent leurs chevaux de main, les balles qui sifflent dans les branches, le général de Witte et son état-major, donnant aux troupes l'exemple du mépris du danger, suivent les phases de la lutte.

Déjà des débris de toutes sortes jonchent le sol, des caissons à munitions galopent sur la route pour porter aux tireurs des cartouches de ravitaillement, et sur tout le front, des incendies allumés par les obus lancent dans le ciel pur leurs lueurs sinistres et leur fumée âcre.

VICTOIRE!...

La bataille, quand déjà le soleil descendait à l'horizon, semblait encore indécise. A ce moment, nos artilleurs observent un mouvement de recul de la ligne ennemie qui, sous la poussée de notre infanterie, commence à refluer vers le pont et le village de Haelen. Aussitôt, ils font feu de tous leurs canons vers le couloir où s'engouffrent les fuyards ; ceux-ci entraînent, malgré les efforts et les menaces des officiers, les régiments de cavalerie arrivant encore à la rescousse.

La fuite, à la nuit tombante, dégénère en une débandade folle qui ne s'arrêta qu'à Hasselt et à Herck-Saint-Lambert où les troupes battues se fortifièrent hâtivement pour s'opposer à toute poursuite éventuelle.

Des corbeaux jettent leur croassement lugubre dans la nuit, presque noire déjà. La galopade des chevaux effarés et éperonnés cruellement par leurs cavaliers martèle le pavé. Sous la pluie incessante de projectiles

belges, les dix régiments allemands, magnifiques le matin, ne forment plus qu'une cohue désordonnée qui foule aux pieds les fantassins, les morts et les blessés et abandonne les officiers et les généraux. A l'autre extrémité du champ de bataille, nous entendons s'élever les chants de victoire des troupes belges qui saluent leur premier fait d'armes.

LA NUIT APRÈS LE COMBAT.

Peu à peu, le champ de bataille devient muet, un voile de ténèbre, de deuil et de terreur couvre cette terre où tant d'hommes jeunes et qui, hier encore, souriaient à la vie, dorment leur dernier sommeil, ou gémissent de douleur, abandonnés.

Le silence nocturne qui suit ce vacarme infernal semble plus profond que jamais; les étoiles qui déjà scintillent et la lune qui brille de tout son éclat font un contraste saisissant avec les horreurs dont nos yeux sont encore pleins.

Nos pensées se précisent pendant que nous cheminons lentement, les nerfs enfin détendus, vers nos cantonnements... La marche à pied dans l'obscurité (beaucoup d'entre nous n'ayant pas retrouvé leurs chevaux disparus ou tués dans la tourmente) ramène petit à petit le calme dans nos esprits et nos souvenirs parviennent à se condenser.

LES HÉROS — TRAITS DE COURAGE DE NOS SOLDATS ET DE NOS OFFICIERS

Nous songeons alors à ce vélocipédiste, attaché au quartier général de la division de cavalerie, le brave Royer, qui se porta résolument au cœur du combat pour rapporter un officier, le lieutenant de Waepenaere, blessé à la cuisse alors qu'il entraînait au feu des fantassins intimidés et non encore faits au combat. Ce généreux soldat retourna une deuxième fois dans la fournaise pour reprendre et rapporter sur une charrette une mitrailleuse abandonnée; puis une troisième fois pour aller tuer, à coups de revolver, deux cavaliers allemands embusqués derrière des gerbes et qui avaient tiré sur lui quand il revenait avec son lieutenant d'abord, avec la mitrailleuse ensuite. Il rapporte, cette fois, les deux casques.

Ce « valeureux Liégeois », qui avait accompli ces trois traits de bravoure et de dévouement sous nos yeux, n'en parla jamais; il trouvait qu'il avait fait tout simplement son devoir de soldat. Aussi fut-il très étonné quand il fut nommé caporal en récompense de sa belle conduite. Il se montra, dans la suite digne de ses débuts, allant, le jour et la nuit, aux expéditions les plus périlleuses et terminant glorieusement sa noble carrière en se faisant tuer, dans une auto blindée, au combat de Pellenberg.

Nous nous souvenons aussi de ce petit soldat blessé horriblement, le bras déchiqueté, qui, de son bras valide, tendait un morceau de fusil vers le général et criait : « J'ai encore mon fusil ! » Et de cet autre qui, s'appuyant sur deux infirmiers, traînait obstinément une lance allemande comme un trophée.

Nous revoyons, dans nos souvenirs, ces vaillants cavaliers : Thiery et le prince Baudouin de Ligne, volontaires engagés pour la durée de la guerre comme automobilistes, demandant et obtenant l'autorisation d'aller au feu avec les fantassins, pour les stimuler par leur exemple, en levant et occupant à six une tranchée, où, pendant une heure, ils tinrent seuls contre des forces très supérieures, cherchant à prendre une mitrailleuse.

Nous reportons nos pensées émues vers tant de héros dont il serait trop long de citer tous les traits de bravoure : les majors Bourgouis et Stacquet; les commandants Demaret, Vandamme, Wacquez; les capitaines Lequeux, Panquin, Van Vlierberghen; le lieutenant Stoops et le sous-lieutenant Marrée, tués; le major Rademaekers; le commandant Dujardin; les lieutenants Mortier, M. Van Damme, A. Desmet, Ch. Albert et le chevalier de Waepenaere, blessés.

Notre race belge, notre corps d'officiers montra là dès ce premier choc, dès son premier baptême du feu, toute la valeur de sa froide énergie et de sa ténacité inébranlable.

LENDEMAIN DE VICTOIRE

Le lendemain, il fait déjà grand jour quand nous nous reportons en avant, vers Haelen.

Un mouvement intense règne à Loxbergen; les autos, les ambulances amènent constamment leur charge de blessés à l'infirmerie, installée dans l'école. Ils sont là, couchés côte à côte, sur la paille ensanglantée, dans une atmosphère imprégnée de l'odeur des désinfectants, tandis que des religieuses, des

prêtres, des médecins, des infirmiers s'empressent autour d'eux, leur prodiguant les soins et les consolations, cherchant à soulager leurs souffrances, à amener dans leurs regards éteints un éclair où se lit le souvenir de la famille absente, du toit paternel, de la femme aimée, des enfants chéris...

Le cœur le plus endurci est prêt à chavirer au spectacle de ces torses nus que la douleur étreint, de ces membres mutilés, de ces bras tordus et de ces regards suppliants au milieu des linges et des bandages, parmi les bottes, les équipements, les armes jetées en tas dans un coin, sur les pupitres de la classe, où peu de jours auparavant, une jeunesse insouciante apprenait à lire et à aimer la patrie belge.

LE SPECTACLE DU CHAMP DE BATAILLE

Au sortir de cet antre de douleur, nous éprouvâmes une sorte de soulagement à nous retrouver à l'air libre, mais nous sommes bientôt ressaisis par le spectacle du champ de bataille.

Devant l'église du petit village gisent, déjà couverts de poussière, des cadavres de chevaux, des voitures renversées, de la paille piétinée, des restes de nourriture et de feux, le chaos infâme que laisse une armée derrière elle.

A la limite du village, sur le chemin de Haelen, nous vîmes les premiers cadavres d'Allemands, la face tuméfiée, les membres crispés, couchés dans les positions les plus diverses et les plus surprenantes. Voici un cuirassier tenant encore en mains un chargeur muni de ses cartouches ; plus loin, un dragon, couché la face contre terre, une jambe repliée en arrière.

Nous arrivons à la petite ferme que l'on se disputa toute la journée : la maison est éventrée à coups d'obus, la grange réduite en cendres. Les porcs, en liberté, rôdent autour de cette ruine.

A mesure que nous avançons vers Haelen, le nombre de cadavres augmente. A l'endroit où le choc entre tirailleurs a eu lieu, une ligne presque continue de cadavres allemands et belges montre quel fut ici l'acharnement des deux partis. Un officier du 24e de ligne et un officier de dragons sont là côte à côte. Quel est celui qui a vu mourir l'autre ? Quel drame cache le voisinage de ces deux corps ?...

A Haelen, le drame est poignant : la plupart des maisons montrent des trous béants et des murs déchiquetés.

La rue est couverte de débris de toutes sortes. Des centaines de chevaux gisent, têtes fracassées, ventres ouverts, reins brisés. Et sur tout cela, se répand une odeur nauséabonde qui étreint la gorge. Des habitants dévoués ont déjà enterré les morts dans de grandes fosses creusées près du village et ils commencent à évacuer les cadavres des chevaux.

Ici, à l'angle de la rue, un caisson et un canon ont été abandonnés, roues cassées ; plus loin, un autre caisson encore rempli de munitions et qu'il faudra noyer dans la petite rivière ; là, dans un large fossé, un cadavre de cheval recouvre en partie le corps d'un officier de dragons, dont la tête seule est visible et émerge de l'eau croupissante.

Sur la place, nous ramassons le drapeau belge qui flottait à la maison communale ; il a été arraché par les Prussiens, lacéré et traîné dans la boue. Nous le faisons arborer tel qu'il est, à sa place, et nous nous inclinons profondément, ne pensant pas à ce moment qu'il sera bientôt l'emblème de notre pauvre Patrie déchirée, violée et piétinée par une soldatesque barbare. Au retour, nous parcourons le sentier tragique où nos indomptables cyclistes résistèrent héroïquement : les vélos brisés, les cadavres de nos « diables noirs » et de leurs ennemis attestent leur vaillance et le mal qu'ils firent à ces cavaliers allemands, particulièrement à ceux du 17e dragons, régiment d'élite, composé de la fleur de la noblesse du Mecklembourg.

Plus loin, nous rencontrons des soldats portant sur une échelle un sous-officier de lanciers blessé au genou. Il nous raconte, le sourire aux lèvres : « J'ai passé une nuit terrible, blessé, couché dans un champ de betteraves, à côté d'un sous-officier allemand blessé aussi qui, après m'avoir injurié, me tira trois balles de revolver, puis se logea la dernière dans la tête. Il est encore là dans ce champ ».

Comme ce chemin de retour nous parut long ! Nous aurions voulu fermer les yeux ! Nous songions aux mères, aux sœurs, aux familles de tous ceux que nous venions de voir là, morts pour leur Patrie, victimes d'un despote sanguinaire, brutal et parjure.

Pensées affligeantes qui jetèrent un voile sombre sur les sentiments de fierté que faisaient naître en nous le souvenir de notre 1re victoire ?

IX

COMBAT DE BUDINGEN (18 AOUT 1914)

Mort du lieutenant comte W. d'Ursel
Par le colonel de Schietere de Lophem, commandant le 4e lanciers.

Le combat de Budigen est un épisode du forcement de la Gette par les avant-gardes de l'armée du général von Kluck. L'attaque s'étendit de Diest à Tirlemont et fut particulièrement violente à Tirlemont et à Hauthem-Sainte-Marguerite.

Le 17 août, vers 18 heures et demie, je reçus l'ordre de me rendre à Budingen avec l'état-major du 2e groupe du 1er guides. De grand matin, les deux escadrons sous mon commandement avaient été envoyés de Geet-Betz en reconnaissance : le 3e vers Looz, le 4e vers Oreye. C'est donc sans troupe que j'arrive à Budingen vers 19 heures et demie et je m'installe à la ferme Dubois, où se trouve déjà un poste de secours. Le passage de la Gette, dont le pont a été détruit, est défendu par une compagnie du 4e de ligne, installée dans de bonnes tranchées, mais son commandant, le lieutenant Dothée, me prévient qu'il a pour instructions de gagner Cumptich pendant la nuit. Comme je ne peux rester seul dans une localité si accessible à l'ennemi, je lui enjoins de prolonger sa mission jusqu'à ce que d'autres troupes viennent le remplacer et j'avertis mon colonel de la situation. Dans la soirée, je reçois comme soutien le capitaine commandant de Favereau, à la tête du 1er escadron du 2e guides qui s'établit au bivouac dans un champ voisin de ma ferme et qui, après avoir soigné ses chevaux et alimenté ses hommes, relève à 2 heures et demie la compagnie du 4e de ligne : le lieutenant de Formanoir occupe le pont et la rive gauche de la Gette, le lieutenant comte d'Ursel les tranchées au sud, étendant sa surveillance jusqu'au moulin de la ferme Saint-Job, et entre eux s'intercale le peloton du lieutenant vicomte de Jonghe d'Ardoye ; établi à la chapelle, à 300 mètres à l'est du pont, un poste surveille les routes de Graesen et de Léau.

Pendant la nuit, aucun indice ne signale l'approche de l'ennemi et la tranquillité était complète lorsque vers 6 heures et demie arrive le 4e escadron du 1er guides (commandant van den Branden de Reeth), dont les hommes, épuisés par une pénible reconnaissance, prennent quelque repos et se ravitaillent avant d'occuper le secteur nord.

Vers 7 heures, je fais une inspection des positions : la défense ne s'étend pas suffisamment vers Geet-Betz, aussi envoyé-je, à 300 ou 400 mètres plus au nord, l'élève à l'Ecole militaire baron de Cronibrugghe avec une dizaine de cavaliers ; d'un autre côté, près du moulin de Saint-Job, je découvre une petite passerelle que j'ordonne immédiatement d'encercler de ronces artificielles, arrachées aux propriétés voisines ; ce passage devient ainsi impraticable. Partout les soldats sont à leur poste, impatients de combattre, désireux de se distinguer.

Lors de mon retour le long de la Gette, une détonation retentit. C'est le lieutenant d'Ursel qui vient de tirer sur des soldats allemands, cachés dans les couverts, à quelques centaines de mètres. Je m'arme également d'une carabine et, bientôt, j'aperçois deux Allemands accroupis, se disposant à nous fusiller. J'en abats un, d'Ursel se charge de l'autre ; nous tiraillons depuis quelques instants et nous avons déjà mis plusieurs adversaires hors de combat, lorsque soudain une balle siffle et produit un léger claquement à ma droite. Tournant la tête, je vois d'Ursel, étendu inanimé, sur le talus de la tranchée. Il semble mort. Le cavalier Simon s'approche, soulève le colback et découvre une plaie béante que le malheureux officier porte à la partie postérieure de la tête. Quelle pénible impression! Quel sentiment de profonde tristesse étreint le cœur d'un chef en voyant tomber à ses côtés un de ses plus braves officiers.

Le combat s'est engagé sur toute la ligne, de nombreuses balles sifflent à nos oreilles. En toute hâte, je cours à la ferme Dubois et ordonne au commandant van den Branden de mener ses chevaux à la place de rassemblement, à l'ouest de la gare, et d'occuper immédiatement, avec le plus grand nombre d'hommes possible, les tranchées au nord du

pont, tandis que l'escadron du 2e guides continuera à défendre celle du sud. Après avoir expédié une patrouille à cheval vers Glabeek, surveiller le cours d'eau entre ce hameau et la Gette, j'invite les médecins du poste de secours à relever d'Ursel et à le soigner. Le combat continue, violent, l'ennemi nous envoyant continuellement des balles et des shrapnells. Nos cavaliers ripostent avec précision; tous les tirailleurs ennemis qui s'avancent en dehors des couverts sont abattus. Heureusement, vers 8 heures, survient le maréchal des logis Bonnejonne, du 1er chasseurs, avec un fusil mitrailleur, qui se place en position au sud du pont, sous la direction du lieutenant de Jonghe. Quelques minutes plus tard, je reçois par téléphone l'ordre suivant : « Au cas où la ligne d'eau serait forcée, ralliement au Grootenbosch pour se porter sur Vroen et Kersbeck-Miscom », et en même temps l'avis : Commandant escadron 2e guides à Budingen. Par ordre général commandant division cavalerie, vous passez sous mes ordres et avez pour mission de défendre à outrance le pont de Budingen. Une mitrailleuse est à votre disposition. Communiquez avec moi à Geet-Betz. — Colonel 1er guides.

Comme j'avais la direction du combat de Budingen, je m'attribuai ces prescriptions. Parcourant de nouveau les tranchées au sud du pont, je parviens à l'endroit où d'Ursel a été frappé. Le lieutenant, couché au bas du talus, paraît dormir; une blessure presque imperceptible marque d'un point rouge le coin de l'œil gauche. « Eh bien, d'Ursel, demandai-je, comment vous sentez-vous? » Avant même d'ouvrir les yeux il me répond : « Ah ! c'est vous, major? » et j'ai la surprise de lui voir un regard clair et vif. « Souffrez-vous beaucoup? » — « Pas trop. » — « J'ai donné des ordres pour que vous soyez relevé et transporté au poste de secours. Entouré de bons soins, vous serez vite rétabli. » Il me remercie beaucoup, me disant toutefois : « Si je n'en échappe point, dites à ma femme que ma dernière pensée a été pour elle. » Je le lui promets et l'assure encore que sa blessure n'est nullement mortelle et que des médecins le panseront à l'instant. En le voyant si conscient, si calme, parlant si aisément, j'espérai que la balle avait contourné le crâne et que la plaie de la partie postérieure de la tête n'était qu'un arrachement produit par la sortie du projectile. En partant, je recommande à mon adjoint, le capitaine Baes, de faire évacuer le blessé.

L'attaque allemande devient plus forte et décidée; les shrapnells ennemis atteignent les tranchées; le nombre des assaillants augmente de minute en minute; à la chapelle, dont le poste de surveillance s'est replié, se présentent des masses de fantassins ennemis que décime le feu du fusil mitrailleur et des pelotons des lieutenants de Jonghe et d'Ursel. Il est 9 heures et quart. Un nouvel ordre me parvient : « Au cas où l'eau serait forcée, se rallier sur Vroen. — Le colonel 1er guides (porteur : brigadier Brewer, 1er groupe, 5e escadron). »

Ayant reçu précédemment des instructions me prescrivant de *tenir à outrance*, j'estime que mon devoir est de résister encore. Mes cavaliers se comportent toujours très vaillamment; cependant plusieurs prétendent entendre siffler des balles dans leur dos. « Vous faites erreur, répliquai-je, le bruit que vous entendez provient des balles qui s'écrasent sur les murs des maisons avoisinantes ». Le fusil mitrailleur s'étant encrassé, il faut interrompre le tir; le maréchal des logis Bonnejonne est blessé; le lieutenant de Jonghe parvient à remettre en marche le mécanisme et tire lui-même.

A 9 h. 30, je me rends sur la place du village, où se trouve le commandant van den Branden : deux obus éclatent à peu de mètres de nous. A ce moment, le brigadier Desterbeck, du 4e escadron du 1er guides, de patrouille vers Glabeck, accourt m'avertir qu'une compagnie ennemie, précédée de nombreux tirailleurs, se dirige le long du chemin de fer de Geet-Betz vers Budingen. Dès lors, mon dispositif est tourné, des forces supérieures vont m'attaquer en flanc et rendre toute résistance inutile : je donne l'ordre de retraite et désigne Grootenbosch comme point de ralliement.

Déjà des Allemands occupent les maisons du village; d'autres ont gagné la grande ferme et les bâtiments à l'ouest de la halte. C'est donc dans des conditions désavantageuses que s'effectue la retraite des deux escadrons qui, pour regagner leurs chevaux, doivent traverser un espace déjà battu par le feu de l'adversaire. Fâcheux contretemps ! Au cours du combat, un certain nombre de chevaux, affolés par le bruit de la fusillade et de l'éclatement des shrapnells, se sont échappés des

mains de leurs gardes et galopent dans la plaine. Alors, sous la protection du peloton du lieutenant Terlinden, commence une poursuite folle des cavaliers derrière leurs montures. Quand, enfin, ils sont en selle et effectuent leur retraite, les Allemands cachés dans les fermes tiraillent tant qu'ils peuvent. Heureusement leurs coups, mal ajustés, ne portent pas, ce qui fait qu'un petit nombre seulement d'hommes sont frappés, plus ou moins gravement, entre autres le capitaine commandant de Favereau, qui a le bras gauche fracturé par une balle et son cheval tué sous lui.

Le moment est critique, car les fantassins ennemis garnissent, de plus en plus nombreux, les maisons voisines et nous envoient toujours aussi maladroitement d'innombrables balles. Si leur tir avait été bien dirigé, pas un de nous n'aurait échappé. Il n'y a pas de temps à perdre et une galopade rapide soustrait les escadrons aux projectiles ennemis.

Comme j'étais resté un des derniers sur le lieu du combat, quand je me rends à l'emplacement des chevaux haut-le-pied, cavaliers et montures sont partis. Il ne reste plus que le maréchal des logis Keucker de Wattlet et deux ou trois autres cavaliers. Impossible de retrouver mon cheval. Pour me soustraire au danger, car les balles sifflent de plus belle, je m'abrite derrière une maison proche. Quelle veine ! un cheval passe, je l'attrape, saute en selle et me dirige au galop vers le Grootenbosch, à travers un espace découvert, frôlé par des centaines de balles. Comment échappai-je ? C'est incompréhensible. Je m'arrête près d'une briqueterie et appelle à moi des cavaliers qui courent épars dans la campagne : une quarantaine d'hommes m'ont déjà rallié quand un groupe nombreux d'autres guides, revenant vers moi, me signalent la présence de cavalerie entre Dries et Miscom. A la tête de ces hommes, je me porte vers Hoogen, à cent mètres à l'Est du Grootenbosch, où je rencontre le lieutenant de Formanoir avec son peloton. Aussitôt je donne l'ordre à cet officier de reconnaître la cavalerie signalée dans la plaine. Il revient vingt minutes après et m'apprend que c'est le 1er régiment de guides qui gagne Kersbeek-Miscom. Il est environ midi.

Je crois intéressant de reproduire un extrait d'une lettre que m'adressa le docteur Lepape, blessé durant le combat et fait prisonnier : « Au début de l'engagement, je me trouvais avec le docteur Spelkens, près de la ferme Dubois, aménagée tant bien que mal en poste de secours ; nous nous sommes alors quittés afin de prendre les dernières mesures pour l'acheminement de nos blessés. A ce moment rares étaient les balles qui sifflaient sur la route tandis que quelques coups de feu venaient, parallèlement au chemin de fer et le railway. Ce fut de ce côté que je fus appelé en premier lieu pour donner mes soins : pendant que j'effectuais mais pansements, j'assistai à la débandade des chevaux, se cabrant et tiraillant leurs longes pour fuir ; les gardes et maréchaux ferrants se démenaient en vain, puis s'efforçaient de les rallier vers le passage à niveau ; pendant cette opération, je constatai la mort du maréchal ferrant Gevaert, atteint d'une balle au front. C'est au moment précis où, voyant l'inutilité de mes soins, je me relevais, qu'une balle m'atteignit au genou ; heureusement, il me fut possible, après extraction immédiate et pansement compressif, de continuer mon service. Je vis ainsi arriver des soldats en retraite, suivis à une centaine de mètres d'uniformes gris se faufilant le long du chemin de fer. D'autre part, mon ordonnance accourait m'annoncer que nous nous retirions. Rentrant alors dans la ferme, je détruisis tous les papiers y laissés par des sous-officiers surpris par l'alerte (états des cadres, feuilles à en-tête du régiment, carnets de campagne, correspondance, etc.), puis je m'acheminai vers les troupes. J'eus la malencontreuse idée d'enfourcher un cheval sans tenir compte de ma jambe ; aussi quelques mètres plus loin, je tombai et me fracturai une côte. Quand je revins à moi, j'étais dépouillé de tous mes papiers et armes ; la plupart des maisons flambaient et quelques Belges, enfermés dans l'une d'elles, tiraient encore. Peu après, je voyais défiler, pendant près de deux heures, des troupes d'infanterie avec mitrailleuses et canons.

« Quelques constatations me reviennent à l'esprit :

« 1° Les officiers allemands avaient fait croire à leurs hommes que nous étions des Français et non des Belges (les culottes rouges en témoignaient).

» 2° Systématiquement les portes et les fenêtres des maisons étaient enfoncées à coups de crosse de fusil, puis les habitations étaient incendiées au moyen de rondelles empilées en paquet que portaient certains soldats ; en

quelques secondes, la flamme apparaissait et s'étendait rapidement.

» 3° Les Allemands voulaient fusiller des prisonniers, dont un maréchal des logis, parce qu'ils avaient tiré d'une fenêtre « ce qui, disaient-ils, était contraire aux lois de la guerre »; connaissant un peu la langue allemande, j'ai voulu m'interposer, ce qui m'a valu des bourrades. Je ne sais ce qui en est résulté.

» 4° Sur ma demande, les Allemands ont consenti à ne pas brûler le poste de secours ainsi qu'une maison voisine habitée par une femme *in articulo mortis*.

» 5° Les soins médicaux ont été parfaits; le service d'inhumation au contraire fut défectueux, les fossoyeurs ne s'occupant pas des cadavres belges, ceux-ci devant être inhumés par les habitants : inutile de dire qu'ils étaient dévalisés.

» ... En ce qui concerne le lieutenant d'Ursel, je le savais blessé sous la tempe gauche, mais j'ai appris la nouvelle de sa mort, alors que j'étais à Saint-Trond; d'après les renseignements qui m'ont été fournis, quand on a identifié le cadavre de cet officier des guides, il était atteint à la figure et au cœur. »

Il résulte de ce récit que les Allemands ont attaqué le pont de Budingen avec des forces considérables, que les deux escadrons de guides ont résisté avec la plus grande bravoure et, conformément à leurs instructions, ont *défendu à outrance* le passage de la Gette. A mon profond regret, j'ai dû abandonner le lieutenant d'Ursel sur le champ de bataille, mais j'affirme qu'il n'avait à ce moment qu'une blessure à la tête et que s'il a été frappé au cœur, c'est qu'il a été achevé, au mépris des lois de la guerre.

X

AERSCHOT (19 AOUT 1914)

D'après le rapport du capitaine commandant Gilson, commandant la 4e compagnie du 1er bataillon du 9e de ligne.

L'armée belge, forte de 2 corps, avait conservé sa position d'observation du 5 au 18 août; elle avait résisté aux attaques de la cavalerie et des troupes légères de l'ennemi. Mais attaquée par 11 corps ennemis et 3 divisions de cavalerie, soit environ 500 000 hommes appuyés par 600 mitrailleuses et 1 800 canons, elle se retira sur Anvers. Une vive action d'arrière-garde s'engagea entre le IIe corps allemand et les 9e et 14e de ligne portés vers Aerschot.

Le 18 août 1914, le 9e de ligne fut chargé de protéger le flanc droit de l'armée de campagne qui se retirait vers Anvers. Le régiment quitta Kessel-Loo à 14 heures et demie, atteignit Aerschot à 19 heures et s'établit au nord, sur la rive droite du Démer : le 1er bataillon faisant face à la route Aerschot-Hersselt; le 2e un peu à l'est, défendant le Doorenberg, château habité en temps de paix, dit-on, par un officier allemand; le 3e fut tenu d'abord en réserve, mais après la reconnaissance du terrain, deux de ses compagnies prirent des positions de repli, à l'effet de rallier les 1er et 2e bataillons et de couvrir la retraite.

Les renseignements qui parviennent successivement apprennent que les Allemands s'avancent par la route Aerschot-Hersselt, occupée par la 4e compagnie du 1er bataillon. Aussitôt, son commandant, le capitaine Gilson, officier de grande bravoure, qui a fait ses preuves au Congo, s'efforce de consolider sa position par des ouvrages de défense : des barricades, des madriers, des amas de terre rapportés obstruent le passage à niveau du chemin de fer Anvers-Hasselt; des fils de fer barbelés sont tendus en travers de la route menacée, dont les plaines sont battues par deux mitrailleuses, placées à gauche et à droite et protégées par des épaulements en gazon.

Quant à la compagnie, elle est disposée de la façon suivante : le 1er peloton (lieutenant Fauconier) s'échelonne le long du chemin de fer Aerschot-Herenthals; le 2e peloton (lieutenant Jaquet) et le 3e peloton (adjudant Theys) se déploient sur le remblai courbe de la route de Hersselt et gardent, l'un le secteur

ouest, l'autre le secteur est. Un poste de surveillance, composé de douze hommes, commandé par le premier sergent Scheenaerts, est placé à 600 mètres de la borne 2, près du moulin d'Aurodenberg, sur le faîte duquel grimpe une vigie. Enfin, des sentinelles et des patrouilles sont poussées en avant et postées sur les flancs, de façon à empêcher toute surprise.

Le 19 août, vers 5 heures, la vigie signale l'approche par la route de Hersselt d'une colonne d'infanterie et de cavalerie allemande. Ses éclaireurs atteignent bientôt le poste de surveillance qui se replie. Au loin, s'entend le bruit caractéristique de pièces d'artillerie roulant sur le pavé.

La compagnie d'avant-garde ennemie s'arrête à la lisière des couverts, à environ 400 mètres au nord du chemin de fer, tandis que, à l'extrême droite, six éclaireurs continuent à s'avancer vers le passage à niveau. Le commandant Gilson recommande à ses tirailleurs de se dissimuler et de laisser approcher les ennemis; puis, lorsqu'il les voit à une centaine de mètres, il saisit un fusil, vise tranquillement, posément, et abat trois Boches coup sur coup; épouvantés, les trois autres se précipitent dans un fossé. De nouveaux éclaireurs, plus nombreux, les remplacent immédiatement et la compagnie allemande d'avant-garde se déploie à l'est et à l'ouest de la route et engage la fusillade. Les Belges ne ripostent pas, mais la compagnie ennemie ayant fait, de toute sa ligne, et quasi sans se cacher, un bond en avant, Gilson ordonne l'ouverture du feu, fusils et mitrailleuses. Ce dernier tir est remarquable et si précis que le commandant ne peut s'empêcher de crier « bravo » au pointeur le plus proche : sous cette avalanche, la compagnie ennemie est presque anéantie.

A partir de ce moment, les Allemands ne cessent d'envoyer des renforts à la droite et à la gauche de leur déploiement initial. Ils débouchent des bois à 300 ou 400 mètres au nord de la ligne belge, mais, dès qu'ils se trouvent à découvert, leur marche est paralysée par le feu de leurs adversaires. Quatre compagnies tentent en vain le passage et se retirent dans les bois, abandonnant un grand nombre des leurs dans la plaine. Vers 16 heures, l'artillerie allemande, placée au delà de la crête, sans doute vers la borne 3, ouvre le feu d'abord sur la lisière nord d'Aerschot, ensuite plus au sud, sur l'intérieur de la ville; quelques obus éclatent même dans la ligne belge. Une demi-heure après, deux mitrailleuses allemandes sont mises en action et l'on perçoit nettement leur « taratara » au milieu des détonations de la mousqueterie. Cependant par suite de l'absence de toute fumée, les Belges ne parviennent pas à discerner leurs emplacements. Enfin, grâce à ses jumelles, le commandant Gilson découvre sur un tas de bois une des mitrailleuses ennemies : un observateur accroupi donne des indications au pointeur. Il renseigne aussitôt l'objectif à la mitrailleuse voisine ainsi qu'à quelques tirailleurs et, en peu de minutes, la pièce allemande est réduite au silence. Les Boches en amènent une autre, dont Gilson, malgré sa proximité, a beaucoup de peine à déterminer l'emplacement exact. Dès qu'il le distingue, toujours grâce à ses jumelles, il dirige lui-même le feu et atteint deux servants.

Ne parvenant pas à enfoncer le front belge, les Allemands exécutent un mouvement tournant vers notre gauche. Trois ou quatre compagnies glissent le long du remblai ouest du chemin de fer de Herenthals, tandis que d'autres troupes débouchent du bois « De Heide », situé plus à l'ouest encore. En outre l'artillerie se rapproche et se poste à environ 700 mètres, à côté du moulin, dont la galerie cache un observateur. Quatre pièces exécutent un tir rapide de shrapnells exactement au-dessus de la ligne belge; les autres continuent à bombarder la ville d'Aerschot et ses lisières. Sur la crête, à l'est, se profilent dans le lointain des masses grises qui dévalent. Afin de s'opposer à ce mouvement tournant et d'empêcher l'ennemi de le couper, le colonel Flébus, commandant le 9e de ligne, envoie une compagnie occuper la voie ferrée derrière Aerschot, à hauteur du kilomètre 23. Par là, il aura une retraite sûre, si la position devient intenable.

Cependant tout l'effort ennemi porte sur la 4e compagnie du 1er bataillon, dont les hommes soutiennent depuis plusieurs heures un combat fort inégal. Par un cycliste, le commandant Gilson expédie un billet au major, notifiant : « 4/1 fortement engagée. Allemands nous débordent à gauche, puis-je compter sur renfort? » Cette demande ayant été transmise au colonel, celui-ci charge une compagnie de soutenir la 4/1, mais pour arriver à l'emplacement qu'occupe le com-

mandant Gilson, cette compagnie doit traverser une zone découverte, balayée par l'artillerie ennemie à Geymelberg, dont le tir de barrage rend toute avance impossible. En vain les hommes essaient-ils de se creuser rapidement des abris, la mitraille prend les tranchées d'enfilade et cause de nombreuses victimes. Dans ces conditions, le colonel juge la retraite nécessaire et il ordonne aux diverses compagnies de se retirer par la voie du chemin de fer, sous la protection des troupes placées en réserve. Mais les porteurs de l'ordre destiné à la 4e compagnie sont tués en cours de route et le commandant Gilson, resté sans instructions et sans renfort, voit successivement les compagnies qui occupaient sa droite se retirer vers Aerschot. Quel sera le sort de cette troupe qui va soutenir seule le choc de l'ennemi? Le rapport du commandant Gilson nous l'apprend :

« En voyant, dit-il, les compagnies prendre définitivement la direction d'Aerschot, je compris que la position du régiment était devenue intenable. Deux éventualités se présentèrent aussitôt à mon esprit : *a*) ou bien l'ordre de retraite m'a été envoyé et ne m'est pas parvenu ; *b*) ou bien on me laisse d'office le soin de protéger la retraite. Étant donné la situation précaire du régiment en marche sous le feu de l'artillerie allemande, situation dont le danger s'aggraverait considérablement si je cessais d'arrêter les forces importantes de l'ennemi et si je lui laissais la faculté de se jeter sur les nôtres, je résolus de couvrir le régiment, et de lutter au besoin jusqu'à l'épuisement de mon effectif. Néanmoins, afin d'encourager mes hommes, je leur criai : « Courage, tenons encore quelques instants, « voici les camarades qui viennent nous secourir. » Mais le renfort n'arrivant pas, mes soldats se rendirent bientôt compte de l'ultime sacrifice qu'on attendait d'eux. Au milieu du fracas du combat, je leur rappelai la promesse qu'ils m'avaient faite à Liége de lutter jusqu'à la mort. « C'est maintenant, ajoutai-je, qu'on connaîtra les braves. » Tous ceux qui m'entendirent répondirent par un geste d'approbation, par un geste de défi aux Allemands. En même temps, j'adressai à mon major deux nouveaux billets, exposant ma situation et ma résolution ; ils ne parvinrent pas à destination, les porteurs furent tués dans la rue d'Aerschot dont l'entrée était littéralement soumise à une pluie de projectiles.

« Vers 7 heures, j'envoyai au carrefour un soldat chargé de s'assurer si tout le régiment s'était écoulé vers le sud. Lors de ma retraite, je trouvai son cadavre à l'entrée de la ville, la tête à moitié enlevée par un schrapnell. Je le reconnus aisément à sa besace en toile blanche.

» A partir de 7 heures et quart, nous fûmes quasi entourés par des forces que j'estime au minimum à dix compagnies. Le feu était devenu tellement violent qu'il m'était impossible de communiquer avec le peloton du lieutenant Fauconier, en crochet défensif à ma gauche.

« Vers 7 h. 30, le lieutenant Jacquet, placé à gauche de la route, me cria que la position était intenable, que les Allemands nous avaient tournés et nous tiraient dans le dos. Je le voyais bien, cependant j'estimai qu'il était trop tôt pour lâcher prise, l'ennemi pouvant encore accrocher le régiment. J'indiquai au lieutenant Jacquet, tant par cris que par gestes, qu'il *fallait* encore tenir malgré tout. *Cet officier me répondit « compris » simplement en faisant le salut militaire.* Le combat se poursuivit de la façon suivante : les Allemands avaient amené six mitrailleuses, deux sur notre front, deux sur notre droite, deux en seconde ligne. Les pièces d'artillerie tiraient continuellement les unes sur la ville, les autres sur notre ligne. Nous atteignîmes ainsi 7 h. 55. Une de mes mitrailleuses était hors de service (manchon crevé de balles), j'essayai de sauver la seconde : les servants tentèrent de la traîner en arrière ; pendant les quelques minutes que demanda ce recul, la pièce fut frappée de balles et détériorée. Nous la jetâmes dans le fossé. A ce moment, le régiment devait être hors d'atteinte, il ne me restait plus qu'à sauver ce qui me restait d'hommes indemnes. Une centaine, tués ou blessés, étaient couchés sur le remblai, à leur poste de combat; d'autres étaient allés tomber à quelques mètres en arrière. Je sifflai pour la retraite, en commandant : « Par échelon, par » la gauche, nous allons battre en retraite et » lentement ; adjudant Theys, avec votre sec» tion de droite vous protégerez le reste de la compagnie. » A cet instant, une balle me frappa au visage. Je fis signe au lieutenant Fauconier de commencer le mouvement; il partit, suivi du peloton Jacquet, puis du peloton Theys avec la dernière section, que j'accompagnais. La retraite s'effectua sans préci-

pitation, de la seule manière possible : en rampant ; malgré cela, beaucoup d'hommes tombèrent encore sur l'espace qu'il fallait parcourir avant d'atteindre l'entrée de la ville, entrée littéralement balayée par les balles et par les shrapnells ; étant resté tout à fait à l'arrière, je me collai avec sept hommes, dont deux blessés, contre une habitation ; je tirai encore cinq cartouches sur les ennemis qui nous serraient de plus près, ensuite j'enlevai à un soldat tué le rouleau de cartes au 1/40 000e dont je l'avais chargé et le jetai dans un puits. Pendant une accalmie, nous nous remîmes en marche et enfin nous atteignîmes la gare déserte. Nous nous enquîmes du régiment. Quelques habitants, affolés d'ailleurs, nous assurèrent que les troupes avaient pris la route de Louvain, nous suivîmes à pied la voie du chemin de fer pendant un certain temps, traversâmes des jardins, puis nous engageâmes dans la même direction.

» J'ai l'honneur de signaler en tout premier lieu l'admirable intrépidité de mes trois chefs de peloton : lieutenant Fauconier, lieutenant Jacquet, adjudant Theys. Je ne trouve pas de mots assez forts pour dire combien leur conduite a été héroïque, combien elle a été sublime. Sous un feu décimant, ils sont restés absolument calmes et, avec un mépris complet de la mort, ils ont exécuté leurs ordres et accompli parfaitement la mission de protection que nous avions le grand honneur de remplir. Leur sang-froid, leur esprit d'abnégation, leur sentiment de compréhension d'un devoir sacré s'est transmis à leurs hommes. Je me permets d'insister pour l'obtention d'une distinction honorifique pour les trois chefs de peloton, qu'ils soient morts ou vifs.

« Je ne sais pas encore quels sont les survivants de la compagnie, je sais seulement que les pertes sont grandes. Je salue avec une émotion intense la mémoire des braves qui sont tombés ; je salue avec respect le courage de ceux qui vivent encore. *Tous*, je dis *tous*, se sont conduits en héros. Cependant, je signale particulièrement ceux qui sont restés auprès de moi en dernier lieu : sergent-fourrier van Wynendael ; caporal Deltombe (blessé) ; caporal Bauwens (Fernand) ; soldat Berlens. Ces quatre militaires m'ont soutenu, presque porté par moment, pendant la retraite, quand par suite de la grande perte de sang je commençais à m'affaiblir et que ma vue se voilait... »

« Le commandant GEORGES GILSON. »

Anvers, ambulance du gouvernement provincial.

XI

QUELQUES ÉPISODES DE LA RETRAITE DE NAMUR

Par le capitaine commandant d'artillerie Paulis.

Le bombardement de Namur commença le 21 août à 10 heures et s'adressa simultanément aux forts d'Andoy, de Marchovelette et de Cognelée, ainsi qu'aux intervalles. Le 22 août, dans la matinée, la garnison poussa des pointes vers les lignes des assiégeants ; elles furent accueillies par une fusillade nourrie et par le feu des mitrailleuses. Vers 10 heures, à l'arrivée de trois bataillons français, on tenta une attaque sur Wartet, mais les troupes durent se replier et le bombardement se poursuivit sans relâche.

Le dimanche 23 août, à 3 heures du matin, après les rudes combats des jours précédents, accablé de fatigue morale et physique, j'avais fini par trouver un sommeil agité ; un ordre qu'on apportait me jeta sur pied : les dernières batteries disponibles devaient être menées immédiatement à la citadelle, pour la défense du réduit de la ville.

C'était la fin de la résistance. Namur, écrasée par le canon, vivait ses dernières heures, la retraite des troupes mobiles allait commencer. Un nouvel ordre m'enjoignit de conduire mon détachement d'artillerie à Bois-de-Villers et d'y attendre des instructions.

Dans la radieuse clarté de ce beau matin d'été, tandis que crépitait la fusillade et grondait le canon, je dirigeai ma petite troupe vers l'Entre-Sambre-et-Meuse.

Mes hommes étaient silencieux et mornes.

Je voyais se refléter sur leurs visages les angoisses de mon âme.

Nous avions vu à Liége, après une défense

héroïque, les nôtres obligés de reculer devant l'étranger. A Namur, l'histoire se répétait ; là-bas, comme ici, jusqu'à la dernière minute, nous avions tant espéré l'arrivée de renforts amis ! Cependant, quelle différence ! De Liége, on se repliait vers le centre du pays, on restait chez soi, on allait glorieusement rejoindre les camarades de l'armée en campagne. De Namur, hélas ! on s'acheminait vers la frontière, on s'éloignait de ses frères d'armes, de ses amis, de sa famille... Après Liége, dans notre détachement, tout le monde avait répondu à l'appel ; en quittant Namur, nous pensions douloureusement à ceux des nôtres qui dormaient pour l'éternité à la lisière du bois des Grandes-Salles ou qui agonisaient, dans la douleur, sur des lits d'hôpital.

Allons ! haut les cœurs ! Jetons un voile sur le passé et regardons devant nous : il faut sauver les braves gens qui me sont confiés.

Les renseignements que j'avais sur l'ennemi étaient très vagues ; on disait les Allemands d'un côté arrêtés sur la Sambre et d'un autre refoulés vers Dinant, loin de la Meuse. La vérité, telle qu'elle nous apparut bientôt, était toute différente. A Bois-de-Villers, où j'arrivai vers 9 heures, je perçus une fusillade nourrie dans la direction de Sart-Saint-Laurent ; le doute n'était pas permis, les Allemands avaient forcé les passages de la Sambre.

Je poussai une reconnaissance rapide vers la vallée de la Meuse ; les habitants m'y apprirent que les Français avaient placé des avant-postes jusqu'à Profondeville, mais qu'ils les avaient retirés la veille ; des patrouilles ennemies circulaient sur la rive droite.

Il était donc impossible de s'engager avec une colonne sur la route de Profondeville à Dinant ; cette route, courant le long du fleuve, est en effet commandée, à courte distance, par les hauteurs de la rive droite.

Il ne me restait qu'un parti : retourner à Namur chercher des instructions.

A une heure de l'après-midi, je me retrouvais à hauteur du fort de Saint-Héribert. Le commandant m'apprit qu'il n'avait plus de communication téléphonique avec le gouverneur de la position ; il pouvait, toutefois, me donner des renseignements qu'il tenait de source personnelle : les Allemands avaient passé la Sambre par grandes masses et étaient contenus, en ce moment, entre Fosse et Saint-Gérard, par une armée française ; d'autre part la Meuse avait été forcée à Dinant.

La situation était donc des plus critiques pour la garnison de Namur ; elle était menacée d'un encerclement complet et n'avait déjà plus qu'un seul chemin pour assurer sa retraite vers la France.

Je pris la résolution de me rendre à Ermeton-sur-Biert par Arbre et Bioul, et d'y attendre les événements.

En route !

Au moment où je faisais remonter à cheval, je jetai un dernier regard vers la ville. Le spectacle était grandiose et terrible. Dans Namur même, de nombreuses maisons brûlaient ; la citadelle était auréolée par les éclatements floconneux des shrapnells ; plus loin, les villages de Champion, Bonnine, Bouge étaient en flamme ; de sourdes détonations, que se renvoyaient les échos, se répercutaient dans toutes les directions. Sur tous les chemins montant de Namur et de Flawinne apparaissent les têtes de colonnes des troupes de la 4e division, qui allaient tenter d'échapper à l'étreinte de l'ennemi.

Pauvre Namur !

Le cœur serré, nous commençâmes alors cette longue retraite qui, par les routes de Belgique et de France, devaient nous conduire jusqu'aux environs de Paris.

J'arrivai à Ermeton-sur-Biert vers 8 heures et demie du soir ! je dépassai quelque peu le village et allai établir le bivouac dans un champ d'avoine. Une fusillade ininterrompue s'entendait vers le nord ; sur la moitié du tour de l'horizon, les villages et les fermes en flammes jalonnaient la marche des troupes allemandes ; dans la direction du sud-est, une immense lueur, tranchant dans la nuit noire, nous révélait le crime incroyable de Dinant.

Pendant que quelques-uns de mes canonniers pansaient une demi-douzaine de blessés français que nous avions recueillis à Denée, pendant que les conducteurs ramassaient un peu de paille d'avoine pour leurs chevaux harassés, je me tenais anxieusement au bord de la route, interrogeant les ombres qui passaient dans la nuit. Les bruits les plus contradictoires circulaient ; d'après les uns, les troupes britanniques avaient refoulé les Allemands entre Mons et Charleroi ; d'après les autres, au contraire, nous étions déjà tournés par ces mêmes Allemands.

Je me trouvais depuis une heure à mon poste d'observation, quand des batteries fran-

çaises défilèrent au trot; elles se dirigeaient vers le sud. Plus de doute, les Français battaient en retraite.

Quelle que fût notre fatigue, il était indispensable pour nous de suivre le mouvement.

En route encore !

Il nous fallut trois heures pour parcourir les 8 kilomètres qui séparent Ermeton de Rosée; la route était encombrée de caissons, fourgons, de chariots d'émigrants, de véhicules de toutes formes, qui avançaient péniblement à trois ou quatre de front; des quantités de fuyards des villages voisins, hommes, femmes, enfants, se glissaient entre les voitures et les chevaux et ajoutaient à la confusion.

La nuit, particulièrement sombre, n'était coupée que par les lueurs lointaines des incendies et, de temps à autre, par les éclairs lumineux des phares du fort de Saint-Héribert, qui semblaient nous adresser un ultime adieu.

A 4 heures du matin, le lendemain, nous entrions à Philippeville.

Pendant la nuit, ma colonne s'était augmentée de soldats de toutes les armes ayant perdu leurs unités; ils avaient senti d'instinct qu'ils étaient perdus s'ils ne ralliaient pas un groupement commandé.

La première personne que je rencontrai, en arrivant à Philippeville, fut le chef de bataillon français Duruy, que j'avais connu jadis comme attaché militaire à Bruxelles; il devait, trois mois plus tard, se faire tuer bravement dans les Flandres, à la tête d'un régiment colonial.

Je le mis rapidement au courant de ma situation, puis lui demandai des nouvelles de la bataille; elles n'étaient guère rassurantes; sous le flot envahisseur, les alliés avaient été écrasés; ils reculaient pied à pied.

Des instructions à notre sujet me parvinrent bientôt; l'officier général français, qui commandait dans la région, m'ordonnait de rassembler toutes les troupes belges qui se trouvaient à Philippeville et de les conduire à Rocroi. Nous devions être rendus à Rocroi dans la journée.

Trente-cinq kilomètres à faire avec des troupes marchant depuis 24 heures; mais l'ordre était formel, et j'en sentais d'ailleurs la nécessité.

En route encore une fois !

Avant de partir, j'allai silencieusement serrer la main à mon brave camarade Hankar, hier encore fringant sous-lieutenant de l'école d'application, gisant aujourd'hui le pied fracassé par un obus, au fond d'une voiture automobile. Je ne pouvais rien faire pour lui. Quelle terrible chose que la guerre !

Je fis également déposer, à une ambulance, les blessés français que nous avions recueillis à Denée.

Je ne raconterai pas ce que fut le calvaire de cette longue route et les souffrances de mes soldats exténués. ; il était 8 heures du soir quand nous arrivâmes à Rocroi ; les hommes purent prendre leur premier repas de la journée.

Il fallait aussi songer aux chevaux et leur procurer de l'avoine.

Je m'accuse ici d'une incorrection qui, je l'espère, me sera pardonnée. A cette heure tardive, le magasin à fourrages était fermé et le préposé ne se croyait pas obligé de me ravitailler avant le lendemain.

Nécessité ne connait pas de loi.

Fort de cette morale facile, mais indispensable à la guerre, j'ordonnai d'enfoncer la porte du magasin à fourrages et fis enlever *manu militari*, l'avoine qui m'était nécessaire. Honnêtement d'ailleurs, je laissai un reçu de ce que j'avais pris.

Je passai la nuit, au milieu de mes hommes, sur la grand'place de la ville, mais ne pus fermer l'œil. Trop de préoccupations assaillaient mon esprit; ce que j'avais vu et entendu en cours de route me confirmait dans l'opinion que les Allemands seraient bientôt à Rocroi et qu'il fallait encore s'éloigner vers le sud.

Mais où aller ? Comment faire pour rejoindre l'armée belge dont nous ne savions rien ? Je n'avais même pas une carte de la région.

Dès qu'il fit jour, mon premier soin fut de me mettre à la recherche d'une carte ; où la trouver dans une ville endormie? J'avais déjà frappé infructueusement à de nombreuses portes, quand je rencontrai un jeune cycliste, porteur d'une carte routière du nord de la France.

Je m'arrête un moment, car j'ai à faire l'aveu de ma seconde indélicatesse ; je m'approchai hypocritement du jeune cycliste :

— Combien avez-vous payé votre carte ?

— Trois francs.

— Je vous l'achète, voici cent sous.

— Je ne la vends pas, je ne pourrai pas m'en procurer une autre.

— Dix francs ?

— Non !

(à suivre).